

Dissidences : le blog

Actualités et lectures

François Coadou et Philippe Sabot, *Situations, dérives, détournements*, Paris, Presses du réel, 2017, 128 pages, 13 €.



Un compte rendu de Frédéric Thomas

Ce livre réunit les interventions issues d'une journée d'étude organisée par François Coadou et Philippe Sabot à l'Université de Lille, au mois de juin 2016. Les articles sont précédés et suivis des photos que Léo Dohmen

(1929-1999) avait prises, en 1962, lors de la sixième conférence de l'Internationale situationniste (IS) à Anvers, en Belgique.

Philippe Sabot interroge la place paradoxale de la situation dans les écrits de l'IS : « à la fois sur-exposée (...) et sous-déterminée » (p. 22), en la mettant au miroir de l'ontologie sartrienne. Par-là même, il dégage des « zones de convergence entre Sartre et Debord » (p. 23-24). En fin de compte, la divergence entre les deux résiderait dans les « modes différenciés d'appréhension de la liberté » (p. 37). Pierre Macherey, pour sa part, notant l'importance de l'espace, « sur un plan à la fois esthétique, éthique et politique » (p. 40), chez Guy Debord, affirme, qu'en conséquence, la pratique révolutionnaire a consisté, pour lui, « au moins pour commencer, à se réappropriier l'espace, à « retrouver » l'espace « perdu », activité dont les moyens ont été fournis par la dérive et le détournement » (p. 41). Il s'agissait dès lors de rompre avec la spatialisation du capitalisme, qui opère en séparant, pré-formatant, spoliand et figeant – bref, en « spectacularisant » – pour réinjecter du passage et de la mobilité par le biais « d'un autre mode de spatialité » (p. 42). Cet article très dense conclut qu'il y a chez Debord « une culture systématique de l'échec » (p. 53) ; ce qui demande à être plus amplement discuté.

François Coadou, rappelant que le premier article théorique sur le détournement – Guy-Ernest Debord et Gil J. Wolman, « Mode d'emploi du détournement » – est paru dans la revue surréaliste belge de Marcel Mariën, *Les Lèvres nues* (dans le n° 8 de mai 1956), et l'importance de la réécriture chez Paul Nougé, pose la question « s'il y eut, sur ce point, influence du groupe surréaliste bruxellois sur Debord et Wolman » (p. 61). Au passage, il cerne les ressorts de la réécriture chez Nougé : « démontage et [du] remontage conscient du discours, dans un but d'intensification et de libération de la langue et, par là, d'intensification et de libération de la vie, [qui] ne se pose pas seulement dans la littérature, puisqu'aussi bien elle n'a pas de dedans, mais aussi et surtout dans la langue courante. Slogans publicitaires, chansons, proverbes, formules toutes faites et habitudes » (p. 59). Et de supposer qu'il y a bien eu quelque influence ; les échanges entre Bruxelles et Paris auraient ainsi « permis de repenser la théorie et la pratique du détournement », en en faisant une arme éthique et politique contre le spectacle. « La rencontre, du reste, était heureuse, et tout y prédisposait » (p. 71). François Coadou avance par ailleurs une hypothèse intéressante, à savoir que « les collages de Mariën, dans *Les Lèvres nues*, apparaissent de fait comme un chaînon manquant » (p. 77)¹ entre les premières expériences lettristes de détournements et la formulation théorique et pratique qu'elle acquiert à partir de 1956.

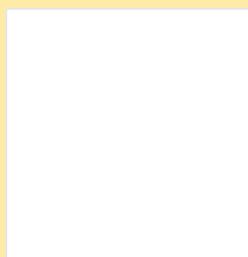
Vanessa Theodoropoulou insiste, pour sa part, sur le « recours systématique de Debord à la pratique de la critique et de l'historicisation, plus spécifiquement dans le domaine des arts » afin de valoriser, voire de légitimer, ses propres projets (p. 99). Enfin, l'article de notre collaborateur, Patrick Marcolini clôt cet ouvrage. Sa réflexion porte sur la contradiction entre le dépassement de l'art, prôné par Debord, et sa production continue d'œuvres, au point qu'à partir de la fin des années 1970, ce dernier se consacre à « la construction d'une œuvre personnelle, une œuvre littéraire et artistique, à rebours du dépassement de l'art et du refus de faire œuvre qu'il avait mis en avant pendant la période situationniste » (p. 112). Cette évolution devrait se comprendre, selon Patrick Marcolini, en fonction d'un « repli stratégique » – le choix assumé de l'art et de la

littérature –, en raison de l'effacement des luttes révolutionnaires dans les *années d'hiver* (p. 116). L'intérêt d'une telle démarche est de resituer le classicisme de Debord dans une perspective ayant « intégré les acquis de l'avant-garde » (p. 114) et s'inscrivant dès lors en faux par rapport au consumérisme culturel de la société du spectacle.

Encore convient-il d'insister sur la reconfiguration – au revers de l'abandon de la critique marxienne et, plus généralement, des courants critiques de l'ultra-gauche – qu'opère cette réorientation stratégique. Ainsi, les *Commentaires sur la société du spectacle* (1988) sont moins des « commentaires » qu'un recodage, passant à la trappe, dans le livre de 1967, la réflexion originale, à partir du chapitre sur le fétichisme de la marchandise du Capital. De même, la *trace* qui est laissée n'est plus celle de

l'aventure collective que fut l'IS – dont l'histoire est devenue par ailleurs sa chasse gardée –, mais bien celle du « génie » que fut Debord. Si bien, qu'au bout du compte, la réception de l'IS passe par le prisme de la « radicalité debordienne » et la critique de l'aliénation par celui des *Commentaires*.

¹François Coadou est le responsable de l'édition des lettres entre Debord et Mariën, parues à La Nerthe, en 2015 : voir le compte-rendu sur notre blog, <http://dissidences.hypotheses.org/5757>



dissidences

More Posts

Cette entrée a été publiée dans Histoire culturelle, et marquée avec Art, Avants-gardes, Internationale situationniste, le 05/06/2017 [<http://dissidences.hypotheses.org/8502>] .
